

leurs nouveau-nés. Une puanteur lourde, une odeur aigre, un parfum de cire, d'huile ; les négresses avaient enduit leurs cheveux de saindoux, le saindoux fondait et elles exhalaient une odeur de brebis ; et des nègres montait une insupportable odeur de bouc.

Les pèlerins arrivaient par vagues ; le temple débordait, les uns grimpaient sur les colonnes, d'autres chevauchaient les stalles, se suspendaient à la tribune des femmes. Surexcités, visionnaires, les regards s'étaient fixés au milieu de l'église, sur le petit baldaquin d'où allait bientôt jaillir la lumière sainte. Des nègres, avec leurs fez, leurs djellaba multicolores, leurs yeux brûlants et chassieux, des bédouins, des Abyssins, toutes les races humaines, criaient, riaient, soupiraient ; un jeune homme s'est évanoui, on l'a relevé, raide comme un morceau de bois, et on l'a déposé dans la cour ; un prêtre maronite, vieux, maigre, vêtu d'une soutane toute blanche et d'une ceinture rouge, est tombé sur les dalles, écumant.

Soudain la foule s'est tue ; l'air s'est rempli d'yeux qui brûlaient. Le Patriarche, tout vêtu d'or, était apparu et, sans parler, s'était baissé et était entré tout seul sous le petit baldaquin au milieu de l'église. Les mères ont hissé leurs enfants sur leurs épaules pour qu'ils voient, les fellahs sont restés bouche bée ; les secondes tombaient comme des gouttes compactes sur les têtes ; l'air s'est tendu, a vibré comme une peau de tambour. Et voilà qu'une lueur a jailli du baldaquin sacré et que le Patriarche est apparu, tenant un gros bouquet de cierges blancs allumés. En un éclair, de la base au sommet, le temple a été inondé de flammes. Tous, tenant à la main des cierges blancs, s'étaient précipités vers le Patriarche pour prendre la lumière ; ils mettaient leurs mains dans la flamme et se frottaient le visage et la poitrine. Les hommes se sont mis à danser, les femmes hurlaient. Tout le monde s'est précipité, en vociférant, vers la porte, pour s'en aller.

Le temple s'est vidé ; toute cette effrayante rumeur, la foule déchainée couverte de haillons multicolores, tout cela m'est apparu comme un rêve fantastique ; mais en me penchant sur les dalles de l'église, je me suis assuré que toute cette vision orientale était véritable, parce que j'ai vu, par terre sur les dalles, les restes certains de l'extase : écorces d'oranges, noyaux d'olives et bouteilles cassées.

Je suis sorti dans la cour, à l'air pur, pour respirer. Je voulais m'en aller, je brûlais de gagner les montagnes désertes, toutes nues, qui étaient en face de moi, de marcher, marcher, de ne plus voir que le soleil, la lune et les pierres. Car, tandis que se déchainait autour de moi l'ivresse collective, et que les fidèles hallucinés se précipitaient en criant, ordonnaient au Christ de sortir du tombeau, je me retenais et ne laissais pas mon cœur s'enivrer ; l'âme, comme le corps, a sa pudeur, elle n'accepte pas de se dévêtir devant la foule. Mais dès que je suis resté seul : il faut que je m'en aille, que je m'en aille, criais-je, que j'entre dans le désert, là Dieu souffle comme un vent brûlant, je me dévêtirai et il me brûlera.

— « Dame l'Ame, dit Dieu, ne t'en va pas, reste. — Que veux-tu de moi, Seigneur ? — Dame l'Ame, je veux que tu te dévêtes. — Seigneur, comment peux-tu me demander une chose pareille ? J'ai honte. — Dame l'Ame, il ne doit rien y avoir entre nous qui nous sépare, pas même un voile très léger ; il faut donc, Dame, que tu te dévêtes. — Me voici, Seigneur, je suis dévêtue ; prends-moi ! »

Je chantais en moi-même ces paroles éternelles d'une âme amoureuse de Dieu, et j'ai pris la route qui mène à la Mer Morte. Je brûlais de voir la fosse qu'avaient creusée les deux cités pécheresses englouties. Des rochers gris, jaunes, roses ; un soleil compact, sauvage, ruisselait sur eux, ils fumaient ; par moments un souffle brûlant se levait et remplissait de sable ma bouche et mon âme. Les pierres étaient embrasées ; pas une fleur, pas une goutte d'eau, pas un oiseau chanteur pour pousser un cri qui accueille ou chasse le passant. Dieu seul pendait au-dessus de ma tête, comme une épée.

« Ce n'est pas le Christ, pensais-je en frissonnant, ce n'est pas le fils de Marie à la parole douce ; c'est le terrible Jéhovah mangeur d'hommes ; je n'ai pas trouvé celui que je cherchais. Comment échapper à présent aux cercles ténébreux et infranchissables de son silence ? »

Ma tête s'était enflammée à mesure que je m'enfonçais dans le désert, elle criait à Dieu d'apparaître, de me parler. N'était-ce pas lui qui m'avait fait homme ? L'homme n'est-il pas un animal qui interroge ? Eh bien, j'interrogeais, qu'il réponde !

— Seigneur, lui confessais-je à voix basse, dans l'air

